

En volées

« Quand enseigner Voltaire devient un acte citoyen »



La vidéo correspondant à ce numéro est disponible à l'adresse : <https://youtu.be/ZSED-WQteVo>



N° 1 - Octobre 2022

Directeur de la publication

François Jacob, professeur à l'Université Jean Moulin – Lyon 3

Comité de rédaction

Andrew Brown
Loïc Dechambenoit
Françoise Dubosson
Olivier Guichard
François Jacob
Victor Pierre
François-Xavier Verger

Revue publiée dans le cadre du projet ENVOL de l'Université de Lyon 3 – EA 3712 MARGE en partenariat avec la Société Voltaire, le Centre des Monuments Nationaux – Château de Voltaire et le soutien de la Région Auvergne Rhône-Alpes

Demande d'ISSN en cours.



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



Éditorial

Il y a urgence.

Urgence à parler de Voltaire. À retrouver, avec lui, les arguments d'une lutte toujours nécessaire contre les forces de l'obscurantisme.

L'Infâme, en effet, est de retour un peu partout, et le nom même de Voltaire se trouve parfois conspué, traîné dans la boue, voué aux gémonies : il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le rapport délirant commandé par la Ville de Genève et intitulé « Monuments et héritage raciste et colonial dans l'espace public genevois ». On y apprend – sans rire – que « la pensée discriminatoire de Voltaire inclut le racisme colonial, l'antisémitisme, l'islamophobie, la misogynie et le sexisme, le validisme et le classisme. » Rien moins.

Que dire, face à tant de violence, de cruauté, de bêtise ? Ou plutôt, que faire ?

D'abord, revenir aux sources.

Parlons de Voltaire !

par François Jacob

Redire qui fut Voltaire, quel fut son combat contre le fanatisme et toute forme d'intolérance. Redire que son « sexisme » l'a poussé à défendre l'œuvre de Mme du Châtelet, qu'on eût peut-être oubliée ou à tout le moins négligée, dans d'autres circonstances. Redire que plusieurs centaines de ferneysiens lui durent leur subsistance et quelquefois même leur liberté. Redire qu'il s'est inlassablement porté au secours des « serfs du Mont-Jura », y sacrifiant, sans compter, son temps et son argent.

Revenir aux sources, donc. C'est, dans ce qu'ils nomment « orientation bibliographique », ce que prétendent faire messieurs Mohamedou et Rodogno : mais nos Professeurs se contentent d'une vague référence à Voltaire et de quatre signalements d'études critiques dont deux datent de plusieurs dizaines d'années et dont aucune n'a été rédigée par un spécialiste de l'auteur de *Candide*¹.

Toutefois revenir aux sources ne suffit pas. Il faut *agir*.

Or un écrit n'a de force que s'il s'immisce dans le débat contemporain, s'il redéfinit les questions qui se posent, à notre époque, et auxquelles certains voudraient, pour des raisons idéologiques ou parce qu'ils sont convaincus de détenir la seule et unique vérité, n'apporter que réponses simplistes, slogans, opprobres, condamnations.

« Mais, me dira-t-on, vous-même, que faites-vous ? Pensez-vous *agir* en rédigeant cet éditorial, en fondant une revue numérique², en

1 Le fait est d'autant plus grave que les spécialistes de Voltaire et, plus généralement, du dix-huitième siècle, ont depuis longtemps réglé cette question des accusations portées contre le patriarce. Celle d'antisémitisme a par exemple fait l'objet d'une mise au point de Roland Desné (« Voltaire était-il antisémite ? », *La Pensée*, n°203, février 1979, p. 70-81). On se référera – d'urgence, encore une fois – aux travaux de la Société Voltaire et notamment à la série d'articles intitulée « C'est qui, Voltaire ? » disponible en ligne à <https://societe-voltaire.org/cqv/>

2 *En volées* est la deuxième revue numérique native sur Voltaire. La première, la *Gazette des Délices*, trimestrielle, a publié son premier numéro en avril 2004 et s'est éteinte à l'été 2016, alors que paraissait son cinquantième numéro.

donnant la parole, ici ou là, à quelques thuriféraires de Voltaire ? À qui parlez-vous donc, si ce n'est à de simples nostalgiques de l'Ancien Régime ou aux visiteurs de votre beau château, là-bas, du côté de Ferney ? Est-ce donc cela, l'action ? Et connaît-on d'ailleurs d'autres actions, si près de la Suisse, que celles cotées en bourse ? »

La réponse est là, sur votre écran.

Nous ne prétendons pas faire une revue de plus sur Voltaire ou le dix-huitième siècle. Nous ne voulons pas non plus encombrer les cimetières que sont devenus certaines plateformes numériques, tout juste consultées par quelques robots, en quête de mots-clés.

Tous les numéros de cette revue se présenteront dès lors sous une forme unique, et volontairement très réduite : un texte et une vidéo. Lesquels seront consultables sur les sites de nos différents partenaires à commencer, bien entendu, par la Société Voltaire, le laboratoire MARGE de l'Université Jean Moulin – Lyon 3 et le Château de Voltaire à Ferney. Tous aborderont une thématique précise, déclineront une œuvre, entreront plus précisément dans un texte de Voltaire et stimuleront, à chaque fois, le dialogue – devenu, à notre époque, plus nécessaire que jamais – entre « spécialistes » du patriarce et tous les citoyens intéressés par le devenir de son œuvre et de sa pensée.

C'est ainsi, pour cette première livraison, que nous accueillons Jean-Michel Olivier. Les moins jeunes d'entre nous se souviennent des débats suscités par la publication, en 1994, de son roman intitulé *Les Innocents* où il faisait dialoguer, à distance, Voltaire et Salman Rushdie, et du succès de *L'amour nègre*, en 2010 avec, en filigrane, le souvenir de *Candide*. Le deuxième numéro, préparé par Loïc Dechambenoit, sera quant à lui plus spécifiquement consacré aux statues de Voltaire. Nous irons enfin, dans les mois prochains, à la rencontre de Clément Hervieu-Léger, Hervé Loichemol, Anne-Marie Garagnon, Dominique Dattola...

Parler de Voltaire, donc. Ou plutôt, le faire parler. Lui redonner, dans une société où règne tant de bruit, le moyen de se faire entendre. Redonner aux étudiants de lettres, aux professeurs de l'enseignement secondaire, à tous les amoureux de notre histoire et de notre patrimoine l'envie de le relire, de découvrir telle de ses œuvres dont on s'aperçoit qu'elle a, finalement, des résonances contemporaines inattendues : tel est le but que nous nous proposons.

Avec, au-delà de l'urgence créée par la « société liquide³ » dans laquelle nous évoluons, le plaisir de retrouver une écriture plus vivante que jamais.

Entretien de François Jacob avec Jean-Michel Olivier, écrivain, Prix Interallié 2010

Né en 1952 à Nyon, Jean-Michel Olivier est aujourd'hui considéré comme l'une des principales figures littéraires de la Suisse romande. Son œuvre essentiellement romanesque (L'Homme de cendre, 1987 ; Les Innocents, 1994 ; Le Dernier Mot, 1997...) se distingue par un style particulier et des sujets récurrents : l'image de la femme, la question de la « pureté » telle qu'elle se décline dans la société contemporaine. C'est en 2010 qu'il reçoit le prix Interallié grâce à L'amour nègre. Il participe entre-temps de manière très active à la vie littéraire en Suisse romande : création de la revue Scènes magazine, direction de la collection « Poche Suisse » aux éditions L'Âge d'Homme, etc. Il vit actuellement à Genève.

3 L'expression est d'Umberto Eco. Voir en particulier *Chroniques d'une société liquide*, traduites de l'italien par Myriem Bouhazer, Paris, Grasset, 2017.



F.J.

Voltaire est un écrivain que vous connaissez bien : vous avez en effet publié en 1994 un roman intitulé *Les Innocents*, où il était question de lui. Pouvez-vous nous en parler brièvement ? Cette œuvre est-elle toujours lisible aujourd'hui, en dépit, peut-être, d'une nécessaire contextualisation ?

J.-M. O.

Oui, Voltaire est une vieille connaissance. Pour moi c'est une lecture déjà très ancienne : je connaissais les classiques évidemment, comme *Candide* et *L'Ingénu*, et tous les contes, que j'adorais. En 1994, date du 300^e anniversaire de la naissance de Voltaire à propos duquel étaient organisées toutes sortes de manifestations plus ou moins officielles, j'ai eu l'idée de me replonger dans son œuvre et d'écrire une manière de fable qui se passerait à Genève et mettrait en scène un écrivain qui ressemble beaucoup à Salman Rushdie. L'avatar de Salman Rushdie est, dans mon livre, un écrivain anglais qui s'appelle Simon et qui vient à Genève recevoir un prix littéraire prestigieux. Référence est faite, bien entendu, à un véritable événement puisque Salman Rushdie a reçu le prix Liberté Colette quelque temps auparavant : vous vous souvenez qu'il avait été menacé de mort et qu'il n'était donc pas venu.

Or dans mon livre j'imagine qu'il vient : c'est le prétexte de raconter, de mettre en scène toute une fresque de personnages locaux qui professent chacun une manière d'intolérance ou en tout cas de recherche de la pureté, une pu-

reté dangereuse dans le roman, qu'il s'agisse d'écologie, de politique, de religion, etc. Il m'a semblé intéressant de réunir ces gens et de développer leur discours dans un roman qui, au fond, se lit quand même comme un roman, c'est-à-dire avec des péripéties, un début, une fin et des personnages qui sont le plus vivants possible.

F.J.

Vous parlez d'intolérance. Or justement un rapport commandé par la Ville de Genève sur les phénomènes de racisme dans la cité lémanique écrit que « la pensée discriminatoire de Voltaire inclut le racisme colonial, l'antisémitisme, l'islamophobie, la misogynie et le sexisme, le validisme et le classisme ». Comment, dites-moi, avez-vous pu vous intéresser à un être aussi abominable ?

J.-M. O.

Au vu des valeurs à la mode, Voltaire fait assurément un tableau complet, il touche toutes les cibles, il entre dans toutes les cases. Si l'on remet le texte dans son contexte, et en particulier dans son contexte historique, tout cela n'a, bien entendu, plus aucune valeur. Mais aujourd'hui on est en effet obsédé par un certain nombre de points, de valeurs, de critères, de phobies qui nous empêchent véritablement de lire Voltaire et d'aller jusqu'au bout des choses. Un traitement du même ordre a été réservé à Céline. Si vous faites une recherche sur Céline, vous tombez sur « Céline, écrivain français antisémite. » Au fond, c'est la première tare qu'il a. Voltaire, quant à lui, a maintenant toutes les tares ! C'est d'autant plus ridicule que la plupart du temps cela ne correspond à rien de ses textes et encore moins au contexte hystérique – historique (*rire*). Prenons un exemple : le Voltaire grand organisateur de domaines agricoles a développé, dans la région de Ferney, une véritable société qui était sinon égalitaire, du moins très « progressiste ». De nombreux points mériteraient sans doute d'être discutés

mais, en effet, ces accusations contemporaines me paraissent tout à fait relatives.

F.J.

D'ailleurs votre lapsus est révélateur : vous avez parlé de contexte « hystérique » en lieu et place de contexte « historique ». Le contexte actuel est devenu profondément hystérique : nous en sommes bien d'accord. Mais Voltaire ne se limite pas à votre roman de 1994, *Les Innocents*. Il réapparaît ici ou là un peu plus tard dans votre œuvre. Dans quelle mesure réapparaît-il et selon quelles modalités ?

J.-M. O.

C'est une vieille histoire avec Voltaire, c'est vrai : même quand on croit l'avoir oublié, il revient par la bande, d'une certaine manière. J'ai été très marqué et ai conservé beaucoup d'affection pour ce couple improbable de Voltaire et de Rousseau, qui se joue en partie à Genève. Ils représentent deux aspects irréconciliables, deux côtés, deux versants de la littérature. Et Voltaire, même quand on l'a quitté, ne nous abandonne jamais complètement. J'ai par exemple étudié avec mes élèves du lycée les contes, et l'idée m'est venue d'écrire une sorte de fable, un peu à la manière de Voltaire, de manière un peu décalée, un peu ironique, à partir d'une sorte de *Candide* contemporain. J'ai dès lors imaginé un personnage qui est un enfant, un enfant d'origine africaine qui va faire le tour du monde et un peu non pas le tour des atrocités, mais le tour des injustices, des incompréhensions au fond, et des maltraitements, si je puis dire, du monde entier. Il va faire le tour du monde en commençant par l'Afrique, en allant ensuite en Amérique, puis en Asie, en Océanie : il finit bien sûr en Europe. À ma manière, c'est vrai, j'ai essayé de reprendre le fil de *Candide* qui dresse une sorte de panorama des maux contemporains, et voir qu'au fond les choses ont changé mais peut-être pas nécessairement dans le bon sens. Si les guerres sont par exemple moins nombreuses (encore cela se discute-t-il) il subsiste

une marchandisation des corps, une espèce d'industrialisation forcenée, d'exploitation de l'être humain qu'on retrouve pratiquement partout sur terre à l'époque en tout cas où le livre est sorti. C'était donc une manière de dresser une sorte de panorama, en 2010, de la société contemporaine.

F.J.

Vous vous considérez comme « écrivain d'expression française ». Qu'est-ce à dire ? Où vous situez-vous exactement dans le panorama de la littérature francophone ?

J.-M. O.

Oui, j'aime bien me définir, lorsqu'on me le demande, comme un écrivain suisse d'expression française. Ma patrie, c'est la langue, et ma langue, c'est la langue française, bien que ma mère soit italienne et que j'aie au fond été très tôt nourri à la langue italienne. Mais ma patrie d'écriture, c'est la langue française : donc je suis éminemment attaché à la langue. Je pense être même très susceptible sur ce sujet. Mon ambition, c'est plutôt de parler à la francophonie en général. Je suis toujours extrêmement attiré par la France, je connais bien la France, le Canada aussi — d'ailleurs au Canada j'ai rencontré mon épouse, que j'ai ramenée en Suisse — et donc la francophonie c'est ma deuxième patrie, d'une certaine manière, après la langue française, ou avec la langue française. Je ne m'adresse donc pas uniquement aux suisses romands ou aux suisses, mais aux francophones et aux lecteurs français en général.